Deutéronome, chapitre 5, versets 1 à 16

Moïse convoqua tout Israël et il leur dit :
Écoute, Israël, les prescriptions et les règles que j'énonce aujourd'hui en votre présence. Vous les apprendrez et vous veillerez à les mettre en pratique. Le Seigneur, notre Dieu, a conclu avec nous une alliance à l'Horeb. Ce n'est pas avec nos pères que le Seigneur a conclu cette alliance ; c'est avec nous, qui sommes ici aujourd'hui, tous vivants. Le Seigneur vous a parlé face à face dans la montagne, du milieu du feu. Je me tenais en ce temps-là entre le Seigneur et vous, pour vous dire la parole du Seigneur, car vous aviez peur du feu et vous n'êtes pas montés dans la montagne. Il a dit :
« Je suis le Seigneur, ton Dieu ; c'est moi qui t'ai fait sortir de l'Égypte, de la maison d'esclavage.
Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi.
Tu ne te feras pas de statue, aucune forme de ce qui est dans le ciel, en haut, de ce qui est sur la terre, en bas, ou de ce qui est dans les eaux, au-dessous de la terre. Tu ne te prosterneras pas devant ces choses-là et tu ne les serviras pas, car moi, le Seigneur, ton Dieu, je suis un Dieu à la passion jalouse, qui fais rendre des comptes aux fils pour la faute des pères, jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me détestent, mais qui agis avec fidélité jusqu'à la millième génération envers ceux qui m'aiment et qui observent mes commandements.
Tu n'invoqueras pas le nom du Seigneur, ton Dieu, pour tromper : le Seigneur ne tiendra pas pour innocent celui qui invoquera son nom pour tromper.
Observe le shabbat, pour en faire un jour sacré, comme le Seigneur, ton Dieu, te l'a ordonné. Pendant six jours tu travailleras, et tu feras tout ton ouvrage. Mais le septième jour, c'est un shabbat pour le Seigneur, ton Dieu : tu ne feras aucun travail, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucune de tes bêtes, ni l'immigré qui est dans tes villes, afin que ton serviteur et ta servante puissent se reposer comme toi. Tu te souviendras que tu as été esclave en Égypte et que le Seigneur, ton Dieu, t'en a fait sortir d'une main forte, d'un bras étendu : c'est pourquoi le Seigneur, ton Dieu, t'a ordonné de célébrer le jour du shabbat.
Honore ton père et ta mère, comme le Seigneur, ton Dieu, te l'a ordonné, afin que tes jours se prolongent et que tu sois heureux sur la terre que le Seigneur, ton Dieu, te donne. »

Évangile selon Jean, chapitre premier, versets 1, 2, 14 et 18

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement tourné vers Dieu. // Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire, cette gloire que, Fils unique plein de grâce et de vérité, il tient du Père. // Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Fils unique, lui qui est Dieu, lui qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a dévoilé.

Évangile selon Jean, chapitre 14, versets 8 à 11

Philippe dit à Jésus : « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit. » Jésus lui répondit : « Je suis avec vous depuis si longtemps, et cependant, Philippe, tu ne m'as pas reconnu ! Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : "Montre-nous le Père" ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; le Père qui demeure en moi accomplit ses propres œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père et le Père est en moi. Et si vous ne croyez pas ma parole, croyez du moins à cause des œuvres elles-mêmes. »

Méditation :

Nous avons entendu trois textes, composés uniquement de mots. Et pourtant, je pourrais vous demander quelles images de Dieu et de Jésus-Christ avez-vous d'après ces textes ?

Nous sommes invités par les évangiles à croire que ce Jésus de Nazareth est le Verbe fait chair, la Parole de Dieu incarnée dans sa vie, autant par ce qu'il a dit que par ses actes. Que cet homme qui est né dans ce bout de terre du Proche Orient, il y a déjà fort longtemps, nous a donné à comprendre, nous a "dévoilé" Dieu lui-même.
« Et nous avons vu sa gloire » comme il est écrit dans le prologue de l'Évangile selon Jean. Jésus-Christ nous a donné à voir qui est Dieu et ce qu'il désire pour nous. De ce voir, s'est posé la question des images. Alors que le judaïsme les avaient exclues, les chrétiens se sont posés la question de les autoriser à nouveaux ou non ; puisque ce Jésus de Nazareth nous avait été donné à voir et que, par lui, nous fut montré celui qu'il appelle son Père, comme il l'a dit à Philippe.

Il y a eu la querelle des icônes et puis nous savons qu'à la Réforme, les calvinistes en particulier, ont détruits nombres de représentations dans les églises. Quant au luthéranisme, il fut plutôt favorable aux images, comme l'attitude de Martin Luther : il condamnait toute dévotion aux images, en particulier dans le lieu du culte communautaire, mais utilisait par ailleurs les images pour la transmission de la foi.
Cependant, que les images soient dans un lieu de culte ou utilisées uniquement comme supports pédagogiques, on peut questionner ce qu'elles représentent. Si voir le Christ permet de voir directement quelque chose de Dieu qu'il nomme son Père et notre Père, que veut dire cette représentation de Dieu comme un vieillard sévère, parfois couronné d'une tiare ? Ne faudrait-il donc pas se méfier des images ?

Pour répondre à cette question, je nous invite à revenir au texte du Deutéronome. Le peuple d'Israël, petit peuple ballotté par l'histoire, s'est demandé quel projet profond gouvernait ce monde et qui en était la source. Il a rencontré le Tout-Autre, celui qui dans le texte parle au milieu du feu. Il est sans apparence, contrairement aux idoles dont il est question. Et pourtant, il n'est pas sans image : on le présente comme un dieu qui fait rendre des comptes aux fils pour la faute des pères, jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui le détestent, mais qui cependant agit avec fidélité jusqu'à la millième génération envers ceux qui l'aiment et qui observent ses commandements.

Un dieu qui bénit plus qu'il ne maudit, mais un dieu qui maudit quand même. Une manière, sans doute encore maladroite, de dire que ce que nous faisons n'est pas sans conséquence sur les générations suivantes. « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent et que tu sois heureux sur la terre que le Seigneur ton Dieu te donne. » Mais à condition donc que tes parents t'aient appris le chemin d'une vie juste.

Le Christ, de sa naissance jusqu'à sa mort, n'a pas renié cette image de la bénédiction et de la malédiction, mais il l'a centrée sur la responsabilité de chacun et de chacune. Dieu nous propose une vie de bénédiction, mais c'est bien notre agir en ce monde qui produit bonheurs ou malheurs. Cela peut nous paraître insécurisant, d'être ainsi mis face à notre responsabilité tant individuelle que collective. Pourtant cela est présenté comme une libération mise en parallèle avec la libération de l'esclavage en terre d'Égypte.
Le peuple d'Israël et nous-mêmes à sa suite, nous sommes invités à ne pas nous satisfaire des réponses sécurisantes de l'idolâtrie, des divinités à notre service, chargées d'assurer l'usage paisible de chacun des secteurs de notre vie.
L'idole, ce peut être cette réalité certes importante, mais qui n'en reste pas moins relative ; qui est cependant considérée par les uns ou par les autres comme une toute-puissance qui serait la seule ou la plus importante à pouvoir assurer leur bonheur, cette idole à travers laquelle la réalité est vue, considérée : On peut citer le commerce et le marché de la finance, la croissance, la communication, l'éloquence, l'éros, le sport, la fête, la beauté, la médecine, voire pour certains la sécurité, la force, la guerre, etc. Toutes ces réalités relatives pourtant placées en quelque sorte comme des divinités actuelles, mais finalement déjà fort anciennes.

Et si Dieu est présenté comme un dieu à la passion jalouse, c'est que l'homme ou la femme idolâtre est présentée comme une personne qui se prostitue. C'est que l'idolâtrie ce n'est pas qu'une question de raison, mais c'est également toute la passion qu'on y met. Dieu est jaloux de cette force de vie mise au service d'une réalité idolâtrée, qui enfante malédiction et esclavagisme et non pas le service de l'amour fraternel.
C'est ainsi que la liberté du shabbat, la liberté du repos hebdomadaire commun, face au risque idolâtre du travail, ce n'est pas une liberté que pour soi, c'est également, avons-nous entendu, pour « que ton serviteur et ta servante puissent se reposer comme toi », et non pas pour qu'ils soient esclaves de tes envies, comme de faire tes achats.

Mais pour éviter ces formes d'idolâtrie, devrions-nous revenir à l'interdiction des images ? Ce serait retourner à une solution qui ne règle finalement pas le problème de fond. Car le problème n'est pas tant l'image que la séduction. Le problème, ce n'est pas tant l'image que l'homme ou la femme qui se laisse séduire par cette image et laisse sa capacité critique se paralyser.
L'interdit compris en ce sens vise d'abord à empêcher d'aimer la servitude, à éviter l'aliénation ; à être esclave des graphiques que nous présentent politiques, économistes, experts ou commentateurs, comme vérité indiscutable ; à être esclave des images produites par les médias télé ou internet comme si elles pouvaient donner à voir, à elles seules, la vérité fondamentale d'une réalité souvent complexe ; à être esclave des spots publicitaires où tout devient marchand que ce soit l'avoir, le paraître, le temps libre, l'accomplissement de soi, le bien commun, loin de la gratuité du partage et de la grâce d'être soi avec ses forces et ses fragilités ; et pour celui ou celle qui croit en Dieu, à être esclave de telle ou telle représentation théologique.

Les images ne sont fécondes que si elles ouvrent l'horizon, nous réveillent de nos amnésies, fraient le chemin à une autre manière d'habiter ce monde, si fragile, si menacé, si menaçant… C'est souvent le sens des caricatures, lorsqu'elles sont réussies. Elles peuvent ainsi mettre en lumière une forme ou une autre d'idolâtrie.
Et c'est pour cela que les fondamentalistes de tout bord déclarent la guerre à ces images qu'ils jugent blasphématoires s'ils sont des religieux, attentatoires à une certaine décence s'ils sont politiciens autocrates, etc., jusqu'à réclamer la vindicte contre leurs auteurs. Or, ces hommes qui condamnent sont bien souvent habités d'images mentales qui sont devenues leurs idoles.
Ces images mentales sont plus rarement questionnées. Or l'idolâtre est avant tout celui qui a une image mentale à disposition : il croit savoir beaucoup mieux que quiconque ce qu'est la vérité. Et ce peut être un croyant ou une croyante qui croit savoir beaucoup mieux que quiconque qui est Dieu, à quoi Il ressemble et ce qu'Il exige des créatures.

C'est bien contre les images mentales des Pharisiens que Jésus-Christ aura le plus lutté. Si les Pharisiens sont offusqués que les disciples de Jésus ont un jour de shabbat arraché des épis pour manger, c'est qu'ils en étaient rendus à idolâtrer le shabbat, à en faire un absolu en soi. Oui, le repos collectif est important, mais pas jusqu'à rejeter toute activité face à celles et ceux qui ont faim, qui sont malades ou qui ont besoin d'aide. Ces Pharisiens sont ainsi devenus source de malédiction.

Alors ces trois lectures mises en lien nous appellent peut-être à devenir iconoclastes, à être des briseurs d'images. Mais à condition de ne pas se tromper de cible comme celles et ceux qui ont voulu ou qui veulent encore aujourd'hui détruire des œuvres d'art, même si ces dernières sont peut-être à expliciter voire à être critiquées de manière argumentée.

S'il s'agit pour nous d'être iconoclastes, il s'agit donc de le faire comme le Christ, c'est-à-dire en questionnant ces images mentales qui rendent esclaves et qui empêchent les uns et les autres d'être source de bénédiction. Alors nous-mêmes, que voyons-nous de la naissance de ce Jésus de Nazareth, de sa vie, de sa mort et de sa résurrection ? Qu'elles sont nos représentations de la vie chrétienne ? nos représentations de la vie citoyenne ? nos représentations de la condition humaine ? Nos images mentales sont-elles pour nous et pour les autres sources de malédiction ou de bénédiction ? Je vous laisse, je nous laisse avec ces questions.